

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Serge Mongrain, Michel Pleau, Louise Cotnoir

Jocelyne Felx

Number 122, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2006). Review of [Serge Mongrain, Michel Pleau, Louise Cotnoir]. *Lettres québécoises*, (122), 37–38.



Serge Mongrain, *Le dimanche je suis amoureux de la mer*,
Montréal, Les Heures bleues, 2005, 80 p., 19,95 \$.

Amoureux en cavale

Serge Mongrain, chantre de l'amour moderne.

Vivante, la poésie de Serge Mongrain dans *Le dimanche je suis amoureux de la mer*. Dommage que ce troisième ouvrage de la collection « Le Dire », dirigée par Célyne Fortin aux Éditions Les Heures bleues, ne sorte pas le discours amoureux des sentiers battus. Mais le poète trifluvien a assez de sensibilité et de doigté pour donner à sa chronique versifiée un souffle, un ton et un rythme. Ses scènes amoureuses sont parfois dignes d'une fiction cinématographique. Un couple se sépare et c'est sur les vestiges de l'amour que se construit ce livre dont les sections font appel aux souvenirs : « Parcours », « Traces », « Sillons » et « Empreintes ». Ici, l'amour n'abonde pas en problèmes, même placé face à l'idée de la rupture, et la langue traduit l'émotion.



SERGE MONGRAIN



SEULS AU MONDE



Le voyage ne semble pourtant pas arranger les choses : « Ma blonde, son char et moi / sommes partis » (p. 30). En route pour la péninsule gaspésienne, les amoureux s'arrachent au quotidien qui les emprisonne. La passion et les vacances autorisent un certain mépris pour la vie régulière et pour le monde concret dans ses limitations. Le lyrisme plutôt conventionnel de Mongrain a l'air de ne pas être orné de voiles trop lourds. La lumière, de l'aube à la nuit, balise la composition, et le poète vacancier enregistre les phénomènes atmosphériques : nuages, vents, pluie, etc.

Tourmenté, çà et là, et parfois bavard, ce livre au titre rythmé comme un alexandrin et imagé comme un poème chante l'amoureuse et le paysage. Mongrain aurait pu faire preuve d'une plus grande originalité de montage, mais qu'importe puisque les cordes de sa lyre s'accordent merveilleusement à quelques sensations d'existence communes à tous les amoureux. Avec, en sus, l'habitude moderne d'exploiter follement chaque situation :

*l'artifice urbain
appartenait au passé
nous bavardions
et le soleil devenait féroce
un rideau se fermait avec le monde
leurs histoires
ne nous concernaient pas* (p. 28)



Michel Pleau, *Le feu de l'autre rive*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005, 56 p., 10 \$.

La promesse de l'aube

Quand les métaphores expriment des expériences ineffables.

Poésie faite de signes enracinés dans l'ineffable, tel se présente le dernier recueil de Michel Pleau, *Le feu de l'autre rive*. Ses deux suites sont d'inégale valeur et dans la plus belle des deux la méditation sur le temps s'ordonne magnifiquement autour des quatre éléments : l'eau, la terre, l'air et le feu. En une indéfinissable pulsation, lente plutôt que précipitée, leurs rapports et combinaisons témoignent d'une durée dans laquelle le temps n'est pas seulement recommencement perpétuel des cycles astraux, mais croissance continue :



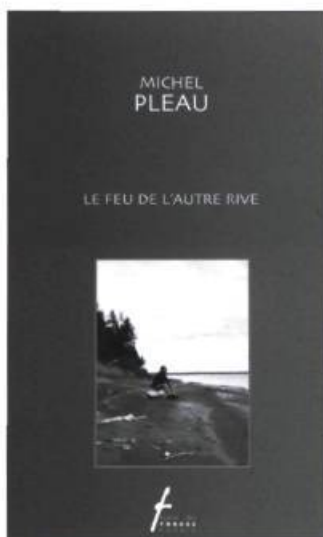
MICHEL PLEAU

*une lampe que j'ignore
mûrit depuis le début du monde
avec cette soif d'absolu
dont le soleil serait le fruit ancien*

*le jour se couche tout simplement
mon ombre s'en va rêver* (p. 30)

NAISSANCE

Dans ce recueil, à la faveur de la mobilité existentielle, « le temps cherche la fente lumineuse » de la naissance (p. 33). La perte des eaux crée l'avenir du monde. Nous pourrions dire, en référence à Claudel, que la première suite intitulée « Qui donc a rompu le monde ? » aurait pu s'intituler « Poème de la Co-Naissance du monde et de soi-même ». Ici, l'eau, d'une rive à l'autre, appelle son principe antagoniste, le Feu sans nom. Pleau nourrit une prédilection marquée pour le feu et ses variantes (soleil, lumière, ciel, heurs, aube, incendie, éclair, clarté, lampe, etc.). Si les arbres enracinés dans la terre, et croissant sous l'effet de la lumière, « ont tous les noms », la connaissance la plus pure appartient, pour le poète, au Feu sans nom de l'autre rive (p. 24).



IDÉAL

Instrument poétique raffiné au service de la libération intérieure qui consume les « vieilles peurs » (p. 17), le symbole poétique tend vers un idéal rêvé et lointain. Liée à l'effort ou à l'ascèse, cette quête est fondée sur une mise en ordre, une purification et un retour à la sobriété du dire. L'esprit vient au secours de la chair et retrouve en elle son appui; la chair se soumet à l'esprit et retrouve par lui sa paix. Pleau retrouve la noblesse oubliée du poème: « au milieu des mots / je protège la rondeur du monde » (p. 23). Le lecteur se laisse bercer, ici, par des valeurs plus hautes que le cynisme ambiant.



Louise Cotnoir, *Les îles*, Montréal, le Noroît, 2005, 96 p., 18,95 \$.

Eau ténébreuse

Complaintes fondées sur des paysages de Sorel.

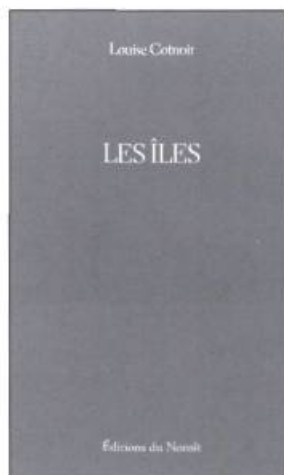
Plusieurs poètes, ces dernières années, ont jeté sur le paysage le regard sensible de la réflexion. Que leur point de vue soit écologique, comme Pierre Nepveu dans *Lignes aériennes*, ou réaliste, comme Robert Melançon dans *Le paradis des apparences*, ou même méditatif, comme Paul Bélanger dans *Origine des méridiens*, il témoigne d'un nouvel humanisme fondé sur le sentiment de la nature. Tout autre est le recueil *Les îles* de Louise Cotnoir. Marais et îles apportent ici un devenir aux fantômes du passé. Ce livre, quelque peu déroutant, est lié à une fracture appartenant au monde ancien.

AUTOUR D'UN MARAIS

Le Chenal du Moine, cette voie d'eau entre le continent et l'archipel des îles de Sorel, doit son nom à la découverte du corps gelé d'un moine récollet, au XVII^e siècle. Ce lieu humide, avec ses marécages arborescents, ses végétaux mêlés à la boue, ses bêtes fousseuses excelle à symboliser les états d'âme et les remous du subconscient. Que la poète envisage, çà et là, l'humanité comme une force géologique et climatique menacée par une apocalypse de civilisation, la destruction des écosystèmes n'exprime pas l'essence de son discours. Un mal plus intime, plus personnel se confond aux troublants paysages des îles de Sorel et de ses marais.

LA MORT

Visiblement plus portée par l'envie d'épaissir le mystère que de l'éclairer, Cotnoir nourrit une prédilection pour ce qui coule lourdement, douloureusement, comme un sang maudit ou comme un sang qui charrie la mort. L'union de la terre et de l'eau produit un limon qui renvoie aux forces régénératrices, mais l'écrivaine



imagine en cette matrice un poison plutôt qu'un lait ou un aliment tiède et fécond. Nous pensons à la « mère évacuée » (p. 59) ou au « pubis ensanglanté » (p. 20), comme elle l'écrit dans ses recueils *Plusieurs* et *Dis-moi que j'imagine*. Si Cotnoir est sensible à la part douloureuse de la maternité, est-ce parce que, jadis, du côté tragique de la croyance, il fallait « demander pardon pour cette absurdité, ce prodige: vivre » (p. 50)? Manifestement, une dipsomanie de la mort traverse l'œuvre de cette poète.

LA MÉMOIRE

Le recueil *Les îles* compte quatre suites dont trois sont versifiées et présentent des titres à connotation marine: « Haussière », « Archipel » et « Plongée ». Dans la suite en prose, « Nécropole », il est question de la mort d'un enfant dans la ville de l'acier: « La mère ne murmure plus le nom à chérir. Et la terreur s'installe. » (p. 37) L'emploi généralisé du défini sans référent explicite confère une aura mythique aux événements caractérisés par un flou référentiel. Au demeurant, cette partie m'a semblé une variante de celle intitulée « Stabat Mater » dans *Dis-moi que j'imagine*. La relecture des recueils *Plusieurs*, *Les rendez-vous par correspondance/Les prénoms*, *Signature païenne*, *Des nuits qui créent le déluge* et *Dis-moi que j'imagine* suggère l'idée d'un secret rejoué de livre en livre.

LES ÎLES

Il n'y a pas que les eaux du milieu visqueux qui symbolisent des rêves de luttés ou de défaites, celles autour des îles (île aux Raisins, île aux Ours, île de l'Embaras, île Ronde, île Plate, île du Pendu, île Dupas, etc.) reflètent des histoires d'ancêtres, de rancunes familiales, de détresses maternelles et enfantines. Ces îles qui narguent le continent, loin d'être ce refuge ou une « réserve / À l'écart des meurtres », tels des lieux maudits, semblent un affront à l'amour humain et à l'amour familial (p. 57):

Île du Pendu

*Signe l'étouffement
Dans les histoires familiales
Pleines de bonte*

*Les âmes écbouées
Jonchent les confins indécis
En des chambres-tombeaux
La tête divague
Autour de l'insaisissable
Minceur du derme
Sur les veines saillantes
Lieux des naissances (p. 65-66)*



L'AMOUR

En faisant fonctionner le refoulé, le langage poétique, riche et dense, tente ici d'étouffer le « fardeau des gênes » (p. 21) et d'éteindre le mensonge du lignage (p. 78). Le rythme des poèmes traduit bien le clapotement bref, vif et tracassé du sens. Se souvenir au cœur de cet espace réalisera-t-il l'avancée promise par le poème? Comme la nuit contient et engendre l'aube, les eaux obscures peuvent-elles contenir et engendrer la transparence des eaux? Oui, si « L'amour n'a pas de noms / Que des visages » (p. 47), répond Cotnoir.